



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

53 | 2018

Varia

Sophie Lefay, *L'Éloquence des pierres – Usages littéraires de l'inscription au XVIII^e siècle*

Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2015. ISBN 978-2-8124-4619-1

Élise Pavy-Guilbert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/6001>

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 333-338

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Élise Pavy-Guilbert, « Sophie Lefay, *L'Éloquence des pierres – Usages littéraires de l'inscription au XVIII^e siècle* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 20 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/6001>

Propriété intellectuelle

l'imaginaire architectural des Lumières. Et au-delà même de la période, le livre offre une stimulante réflexion sur la double nature de l'architecture, à la fois objet de discours et objet d'expérience.

Fabrice MOULIN

Sophie Lefay, *L'Éloquence des pierres – Usages littéraires de l'inscription au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2015. ISBN 978-2-8124-4619-1.

C'est un beau livre, écrit dans un style aussi clair et lumineux que dense, que nous offre Sophie Lefay. L'ouvrage s'intéresse à un objet littéraire insoupçonné et passionnant, celui des inscriptions, au fondement de la littérature comme trace d'un individu et empreinte d'une civilisation. L'inscription renvoie aux origines de la langue et de l'écriture et aux imaginaires qu'elles charrient. Des premières civilisations, il ne reste que des inscriptions, à mi-chemin entre la langue et l'image. Les inscriptions se retrouvent sur les monnaies, blasons, médailles et bijoux où sont gravés coûts, devises, dates, prénoms et serments. Elles disent la volonté d'un apprentissage ou d'un échange – spirituel, économique, personnel – et le désir de le perpétuer, donc de défier le temps. *Scripta manent, verba volant*, dit un proverbe antique, souvent cité et interprété à contresens, invitant à une grande prudence dans le choix des mots et des traces écrites. L'inscription est l'*âme* (le mot lui-même désigne l'ensemble des inscriptions sur un monument) de son support (qu'il soit de marbre, d'écorce, toile, bitume, anneau d'or ou chair), celle aussi de la littérature (qu'elle condense, réalise voire réifie) et de la vie (devise d'une communauté – nation, ville, assemblées – et leçons de la rue, principe d'existence ou destin d'un individu) faite *corps écrit*. S. Lefay nous fait réfléchir à ces mots gravés sur la pierre et dans nos cœurs, à la portée de ces phrases-guides et aide à penser les liens tissés entre *écrire* et *inscrire* pour saisir l'essence de la littérature et du *geste* littéraire.

Dans l'introduction, l'auteur définit l'épigraphie et l'inscription, souligne le rapport déterminant entre l'inscription, son support et son style *lapidaire*. Elle met en évidence les visées de l'inscription – publicité du message, entrelacement à l'histoire et à la mémoire, pérennité et postérité – et montre comment inscriptions et littérature se mêlent. « Forme superlative de l'écriture », « écriture paroxystique » (p. 10), l'inscription fascine par l'urgence qui la provoque, l'éloge ou l'irrévérence qui la dictent, la grandeur qui s'y greffe. S. Lefay délimite son objet et son empan, de la Querelle des Inscriptions (1670-1676) jusqu'à la publication de la découverte de Champollion (*Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques...*, 1822). La Querelle se concentre sur la langue des inscriptions, latin ou français : linguistique et politique ont partie liée.

L'inscription participe d'une « rhétorique du monument » (Flore Vuilleumier-Laurens, *L'Âge de l'inscription. La rhétorique du monument du XV^e au XVII^e siècle*, citée p. 19-21). Si l'inscription et ses usages littéraires changent de nature à l'époque des Lumières, c'est que l'inscription s'affranchit du « modèle allégorique » : « le monde est un cryptogramme » à la Renaissance, qui place l'inscription du côté de l'emblématique et de la symbolique, mais « un tel tropisme pour l'obscurité perd toute séduction au XVIII^e siècle » (p. 24). Voltaire, Diderot et Marmontel fulminent contre l'hermétisme, l'orgueil et la vanité des allégories et des devises. Dans *Gil Blas* et *Jacques le fataliste*, l'inscription est détournée de sa finalité : *exit* l'énigme, elle dévoile l'aléatoire plaisir du romancier. « Un renouveau épigraphique » se dessine : l'inscription est en vogue dans la « poésie fugitive ». Les Lumières redécouvrent Herculaneum, Palmyre ou Pompéi et les inscriptions *in situ*. Les voyageurs inscrivent leur nom et des dates sur les ruines – on pense à Charlotte Guichard, *Graffiti. Inscrire son nom à Rome (XVI^e-XIX^e siècle)* et à ses travaux sur la signature – afin de « monumenter [leur] nom » (Vivant Denon, cité p. 34). Avec *Mes Inscriptions* (1779-1785), Rétif de la Bretonne crée un nouveau geste artistique et littéraire : il consigne ses épigraphes dans un journal et « les inscriptions retournent aux livres qui en apparaissent donc à la fois comme l'envers et la fatalité ». Sophie Lefay se penche sur « ces formes régressives ou alternatives d'écriture », « contestation ou dépassement du livre », à ces écrits « hors les livres » et qui y reviennent (p. 34).

Signifier : la première partie étudie la façon dont les inscriptions envahissent les lieux – rues, boudoirs – et les objets – cadran solaire, soulier – créant une « graphosphère » (Armando Petrucci, *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie, 11^e-20^e siècles*, cité p. 37-39) comme si le sens habitait le monde. Les sentiments « se lisent », « inscrits » sur les visages chez Diderot, le corps « hiéroglyphe » fait signe dans le théâtre de Beaumarchais – scène de reconnaissance entre Figaro et sa mère, nouvel Ulysse reconnu à sa cicatrice par Euryclée – et le plaisir des personnages sadiens consiste à « marquer les corps » (p. 45). Les terres lointaines contiennent des inscriptions rapportées ou produites par les voyageurs et les poètes, tel de Parny, ou rédigées par les explorateurs. Les murs de la Bastille et de Vincennes en sont couvertes, « carte de la haine et de la peur » (p. 54), prison et création se mêlent pour Voltaire, Diderot et Sade. Prévost exploite l'imaginaire déployé par les inscriptions sur les parois des grottes dans *Cleveland*. Mais c'est surtout l'art des jardins qui préconise les inscriptions, multipliées à l'envi. Les sites sont « sous-titrés » (Monique Mosser, « La letteratura nel giardino », citée p. 59) : Delille écrit des vers pour les jardins de Watelet et de Mme d'Houdetot. Éditeur de Voltaire, Beaumarchais compose pour le sien une inscription qui se réfère aux derniers mots de *Candide*. Girardin franchit une étape en gravant sur les rochers d'Ermenonville des vers de Pétrarque et du Tasse cités par Saint-Preux. En lisant, en gravant, en se promenant, fiction et réalité se

brouillent, ainsi que leurs repères. Le jardin devient lieu de pèlerinage littéraire après la mort de Rousseau. C'en est trop pour Vigée-Le Brun : la promenade est « gâtée » à Ermenonville, « on y trouve des inscriptions à chaque pas, cela tyrannise la pensée » (citation p. 64). Pire : les mots inscrits dans les jardins s'abîment, « lieux communs de la sentimentalité et de la vertu », « didactisme convenu », et l'inscription « verse paradoxalement dans l'illisible, en se faisant trop visible ». L'inscription peut être « pétrification de l'écriture » lorsque Quatremère de Quincy cite celle du Panthéon, « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », et ces « grandes lettres de bronze [qui] s'incrusteront sur le nu de la pierre ». Au théâtre, dans les « pièces à écriteaux » et les drames macabres, les inscriptions saturent l'espace scénique : « il en va ici du dramaturge comme du peintre qui ajoute dans son tableau des phylactères » (p. 71). Sur la toile, de Piles, du Bos et La Font de Saint-Yenne en vantent les mérites quand Diderot et Lessing les rejettent car la peinture devrait « parler » d'elle-même. S. Lefay pointe cette contradiction : l'inscription joue avec les frontières du lisible et de l'illisible, elle veut être lue, mais la parole qu'elle délivre est souvent difficilement déchiffrable ou auréolée de mystères. La réflexion sur les hiéroglyphes et l'origine des langues et des écritures au XVIII^e siècle tente de lever le voile : pour Warburton, Condillac, de Brosses, Court de Gébelin et Rousseau, hiéroglyphes et inscriptions sont des écritures premières ou de purs ornements. Dans *Séthos* de Terrasson, inscriptions et initiation du héros vont de pair. Chez Rétif, le « livre de pierre » devient papier, les inscriptions conjuguent écriture, sentiment et immédiateté. Leur sens pose problème. D'où la campagne en faveur du français comme langue des inscriptions. Et la Querelle de reprendre un siècle plus tard, avec Batteux pour le français, Galiani pour la solennité latine. Si « le bronze parle latin » (p. 101), à tout le moins traditionnellement, Bernardin de Saint-Pierre et Mercier ridiculisent cet usage : « gliss[ement] d'une argumentation d'inspiration nationale à un débat de type social », le latin est langue de l'élite, « le choix du français est celui d'une langue qui se vit au présent, et non dans l'éternité supposée des valeurs immortelles. » (p. 103) À la Révolution, un décret entérine la décision du français, idiome national, pour les inscriptions des monuments publics et des monnaies, signe d'« une exigence nouvelle et sans cesse affirmée de visibilité » (p. 104).

Mais davantage encore : on prête à l'inscription des pouvoirs, elle aura pour tâche d'*accomplir*. Le deuxième objectif de l'inscription est d'être « hypotypose en acte » et « métaphore enfin réalisée et idéale » (p. 107). S. Lefay examine la « rhétorique de l'inscription » où contraintes matérielles et stylistiques se répondent. Une rhétorique négative s'ébauche : « rejeter », « exclure » et « dépouiller » en sont les préceptes ; la brièveté, la simplicité et la clarté, les idéaux (p. 113). Fondamentalement, l'inscription enjoint de se taire. Elle relève de la maxime et du style sublime, gagne à n'être que signature, simple nom. Pour Jacques-

Bernardin-Henri de Saint-Pierre, « un enfant se patronne sur son nom ». Et S. Lefay de préciser : « le nom condense l'identité à la façon dont l'épigraphe concentre le sens » (p. 130). Batteux (*Principes de littérature*, 1764), Marmontel (*Poétique française*, 1763) puis Maréchal (*Histoire universelle en style lapidaire*, 1800) essaient de définir le « style lapidaire », encore « à venir », écrit de circonstances ou juste « milieu entre les vers et la prose » (p. 134-140). Épigraphe, épigramme et épitaphe tendent parfois à se confondre : « deux images caricaturales du XVIII^e se donnent à lire dans l'opposition de ces formes : celle d'un siècle désabusé, qui se complairait dans l'image de son élégance exténuée ; celle au contraire d'une période qui, substituant une foi à une autre, croit en la grandeur des hommes et au pouvoir des mots » (p. 150). Cette puissance des inscriptions entraîne leur condamnation ou leur éléction : dans *Le Tombeau d'Amestris* (1813) de M^{me} de Genlis, les mots ressuscitent une disparue. L'inscription pose un problème d'authentification – la « voix de la pierre » est « parole sans auteur » le plus souvent – et est avoué d'impuissance car « faire parler les pierres, c'est aussi renvoyer au profond silence des hommes » (p. 157). Elle s'assimile souvent à une anticipation ou à une prédiction et cette dimension programmatique est largement utilisée par l'abbé Terrasson ou Bellin de la Liborlière. Chez Mercier, l'inscription est « cours de morale » susceptible de « graver dans l'esprit du peuple des maximes courtes à l'usage de la vie » (*Tableau de Paris*, cité p. 166). De là ces fascinantes conceptions de la ville comme lieu d'édification, aux sens propre et figuré. Les noms des places et des rues pour l'abbé Grégoire, le choix du mot « Panthéon » par Quatremère de Quincy, l'« architecture parlante » de Ledoux et Boullée : tout concourt à la création d'une « pédagogie de l'espace public » (p. 166), utopie qui touche aussi à la langue « en annexant le langage au monde des choses concrètes et vivantes » (p. 179). Or cet idéal est soumis à l'épreuve du temps.

Eterniser : la troisième fonction assignée à l'inscription est de braver le cours de l'histoire. L'inscription est toujours à sa façon un *memento mori* ou plutôt, note S. Lefay, un *vetat mori*, devise de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres formulée d'après Horace. Les deux dernières parties de l'ouvrage sont peut-être les plus riches et les plus littéraires. L'inscription peut être tournée vers le futur – Voltaire s'adresse aux monuments : « Instruisez l'avenir : soyez vainqueurs du temps » (cité p. 182) – et encenser un patrimoine national ou exalter une mémoire patriotique. Dans les « romans archéologiques » de Terrasson, Barthélemy et Genlis, les inscriptions enseignent le monde antique ou bâtissent des plans d'éducation pour les personnages. *Inscrire* revient à *prescrire* car l'inscription « projette le présent dans l'avenir sous la forme glorieuse de la postérité à venir », « elle est une garantie prise sur l'avenir » (p. 209). L'inscription nous oblige : épargnée des injures du temps, elle dénonce les parjures, engage à une fidélité à ses convictions, à ses idéaux et à soi-même. Instrument politique, elle sait aussi honorer « l'héroïsme du sentiment

privé » et la mémoire des humbles, « en raison non pas de la grandeur des actions accomplies mais pour l'intensité des sentiments vécus » (p. 221). « Expérience intime du temps », de son inconstance et de l'infini mouvement, l'inscription est chez Rétif le lieu des anniversaires, même par prévision, la quête d'une identité toujours fuyante. Avec Chénier, Gray et Chateaubriand, expressivité et sensibilité se rejoignent en une poésie peuplée d'épithètes qui disent une éternité souvent bafouée. Voltaire rapporte l'anecdote du célèbre Toland qui fit sa propre épitaphe : *Idem futurus Tolandus nunquam*, « il ne sera jamais le même Toland ». D'où ce constat poétique et philosophique : « Toute épitaphe est ainsi vaine dans sa folle ambition de résister au temps et de fixer ce qui fluctue sans cesse. Seul le changement est éternel, sur le mode laïc de la pensée matérialiste ou dans le prolongement du thème chrétien des vanités. » (p. 236). Selon Marmontel, « il serait à souhaiter que chacun fit la sienne de bonne heure, qu'il la fît la plus flatteuse qu'il serait possible et qu'il employât toute sa vie à la mériter » (*Éléments de littérature*, 1787). L'épitaphe ordonne une conduite d'existence. Et l'inscription d'ériger *in fine* le « passage généralisé » (p. 244) – de la pierre au livre, de la mort à la vie, mise en abyme des « passants » qui la lisent – en principe.

Imprimer : la dernière partie développe l'idée que l'inscription regagne paradoxalement le livre, pour le critiquer ou le louer. Méprisant le nombre infini des ouvrages inutiles, elle déplore la logorrhée ambiante en s'appuyant sur trois piliers : brièveté, sobriété et « épuration du langage » (p. 248), bien qu'elle bascule parfois du côté de la « graphomanie » (p. 251). Loin de s'exclure, la page et la pierre dialoguent, grâce à certains écrivains-épigraphes ou à des registres – tel le « livre de gloire », double écrit du monument aux morts de nos communes. Diderot condamne les inscriptions mensongères, titres de propriété usurpés ou éloges de puissants qui n'en méritent guère. L'inscription est prise en flagrant délit d'abus de pouvoir et d'autorité – « menteur comme une épitaphe » répètent les dictionnaires du siècle. Tantôt l'inscription rend hommage au livre – comme « mode d'expression archaïque dont le livre représente l'accomplissement et la pleine réalisation » (p. 275) – tantôt, à l'inverse, le livre l'imité – gravures et frontispices ornent les éditions de luxe, et le livre devient objet précieux et « monument typographique » (p. 282). Quand les mots *épigraphe* et *inscription* sont distingués, ils le sont selon leurs seuils : *inscription* est dévolu aux monuments et *épigraphe* à « l'entrée » dans le livre conçu comme espace d'échanges. L'inscription idéale est « gravure intérieure », proche de la devise, et S. Lefay rappelle la métaphore de Rousseau éducateur dans l'*Émile* : « Des cerveaux bien préparés sont les monuments où se gravent le plus sûrement les connaissances humaines » (cité p. 293). Le livre se clôt sur cette parenté entre l'inscription et la citation, qui en est à la fois l'origine et l'horizon. Si l'inscription est « citation hors les livres », « l'épigraphie fabrique de la citation » : lorsqu'elle marque les cœurs et les esprits *ad vitam æternam*,

l'inscription accède bien « au statut de la citation » et au rang littéraire (p. 302).

En conclusion, S. Lefay revient sur ses analyses et examine l'affiche, prolongement moderne de la pierre, à travers le « Nouveau Paris » de Mercier qui expose ses « murs parlants » (p. 305). L'inscription véhicule des imaginaires du livre et de la langue qui lui servent à leur tour de modèle. L'*effet-inscription* promeut une vision sensualiste de la langue – apte à agir sur les sens – et matérialiste : elle fait advenir une « sacralité de l'écrit, mais une sacralité toute matérielle » (p. 310).

Avec *L'Éloquence des pierres*, Sophie Lefay explore les paradoxes qui scellent l'union intime de l'inscription et de la littérature. De l'élitisme antique aux voix de la ville, du public au privé, de l'hermétisme des signes à la langue transparente des cœurs, l'inscription se situe dans des entre-deux. Elle fait l'expérience des limites – du décor, de la langue, du signe graphique. Les mots se placardent, manifestent leur présence et éreintent la loi du silence. La pierre ou l'affiche « parlent » pour que les voix ne soient pas à jamais tues. La devise de Paris *fluctuat nec mergitur* est devenue tristement célèbre, reprise et inscrite par de nombreux écrivains et artistes, occupant lors des célébrations anniversaires des attentats les affiches publicitaires de la ville, tentative de cohésion, résistance d'une nation et d'un modèle de civilisation mis face à ses dénégations. Qu'en aurait pensé Haussmann qui l'a rendue officielle ? Les morts unissent plus que les vivants et l'inscription écrit ce qui ne peut se dire, dernier mot ou conviction ultime, celle de la littérature et de la langue comme messages. Adressée par-delà les « tablettes » et l'espace, réel ou virtuel, l'inscription oscille entre traces sur l'homme du monde – sur son corps et son esprit : cicatrices, tatouages, souvenirs, épreuves morales – et traces de l'homme sur le monde – graffitis, signatures, arts, littérature, réflexions, civilisations.

Élise PAVY-GUILBERT

« *Gagnons sans savoir comment* ». *Représentations du Système de Law du XVIII^e siècle à nos jours*, sous la direction de Florence Magnot-Ogilvy, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017. ISBN 978-2-7535-5214-2.

À la mort de Louis XIV, la France connaît une grave crise monétaire et financière. L'écossais John Law (1671-1729), en proposant le recours aux billets et au crédit, apparaît comme un sauveur avant d'être diabolisé. L'ascension et la chute, entre 1717 et 1720, de son système économique renouvellent les notions de richesse, de taux d'intérêt et de commerce sous l'Ancien régime et au-delà.

L'ouvrage collectif dirigé par Florence Magnot-Ogilvy réunit des spécialistes en histoire de l'art, littérature, histoire et économie pour